

N^o 76
LE

SAUT PÉRILLEUX,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SAINT-YVES ET MONTJOYE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 29 juin 1843.

LE BARON DE MARTIGNON..... M. HEUZEY.
GASTON DE BAVILLE, mousquetaire..... M. ANATOLE.
NESTOR DE PONTIGNAN..... M. PALAISEAU.
CLARISSE, fille du Baron..... M^{lle} ROSINE DEBROU.
MARIETTE, sa servante..... M^{lle} CLARA.
TROIS SOLDATS DU GUET.

Paris, en 1721.

Le boudoir de Clarisse. Fenêtre à balcon, au fond du théâtre ; portes latérales. Une toilette à gauche.

SCÈNE I.

GASTON, MARIETTE, NESTOR.

(Au lever du rideau, Mariette est endormie dans un fauteuil, auprès de la toilette, sur laquelle brûle une bougie. Gaston ouvre avec précaution la porte de l'escalier qui est à droite, regarde autour de lui et apercevant Mariette, il va pour la réveiller.)

GASTON, à voix basse.

Mariette! Mariette! (Un léger bruit se fait entendre sur l'escalier.) Quelqu'un... Ah! cette porte.

(Il disparaît à gauche derrière une porte qu'il a ouverte, au hasard, et qu'il referme vivement.)

MARIETTE, se réveillant au bruit de la porte.

Hein?... qu'est-ce que c'est?... ce bruit...

(Elle regarde du côté de la porte par laquelle Gaston est sorti.) Personne... (Se reculant vers la porte d'entrée.) O mon Dieu! je suis toute tremblante!

NESTOR, passant sa tête par cette dernière porte.

Mariette!

MARIETTE, jetant un cri et fuyant de l'autre côté.
Ah! cette fois, je ne me suis pas trompée.

NESTOR.

Mariette.

MARIETTE.

Hein? on a prononcé mon nom... (Reprenant un peu courage.) Entrez. (Nestor referme sa porte.) Entrez donc.

(Gaston, à son tour, ouvre sa porte et va pour se risquer au moment où Nestor ouvre encore la sienne.)

MARIETTE.

Monsieur Nestor... (Regardant du côté de l'au-

tre porte.) J'aurais pourtant juré... (A Nestor.) Ah ça! mais, comment avez-vous fait pour entrer?

NESTOR.

Avez-vous remarqué, Mariette, que rien n'était commode, pour entrer, comme une porte ouverte... Eh bien! je me suis servi de cette ruse.

MARIETTE.

La porte de la rue ouverte!.. Est-il possible?.. Vous êtes certain?..

NESTOR.

J'en suis la preuve vivante.

MARIETTE.

C'est Monsieur qui aura oublié... Il n'en fait jamais d'autre... Est-il étourdi! est-il léger!.. pour un grand-louvetier de Sa Majesté.

NESTOR.

Un grand-louvetier!.. Diantre!.. et il est léger...

MARIETTE.

C'est que Paris est un vrai coupe-gorge aujourd'hui... On n'entend plus parler que de vols et d'assassinats...

NESTOR.

Ça s'explique... Il paraît que Cartouche, le féroce Cartouche, est descendu en ville... pour y travailler.

MARIETTE.

Il devrait bien nous faire grâce de sa présence dans ce quartier... Et vous aussi, Monsieur... au surplus...

NESTOR.

Mariette... Ah! Mariette... Ce propos est peu galant... Et voilà le prix de ma constance... Depuis un mois que je flâne d'une manière atroce dans cette rue malpropre et monotone.

Acte des Anguilles.

O mon étoile, ma déesse...
Votre cœur est-il donc d'acier ?
Prenez pitié de ma tendresse
Vral... ça commence à me scier.
Nuit et jour, devant cette porte,
Je patrouille en vrai fantassin ;
J'ai trop marché, le diable m'emporte !
Pour ne pas faire un peu d'chemin.

MARIETTE.

Qui donc vous y force ?

NESTOR.

Comment... qui m'y force ? La question est
pittoresque... Mais vous, ingrater... que le mal-
heur a placée sur ma route.

MARIETTE.

Le malheur... c'est honnête.

NESTOR.

Oui... le malheur... car, enfin, le jour où le
coche m'enlevait à la charmante ville d'Issou-
dun, ma natale... et la vôtre aussi, je jouissais,
en outre, de la bénédiction paternelle, d'un
cœur complètement vide... Pour la première
fois de ma folâtre existence, je respirais un air
pur que n'avait pas corrompu le souille des pas-
sions... En d'autres termes, j'étais vacant...
quand le premier objet qui vient frapper ma
vue... après les tours Notre-Dame... c'est vous,
Mariette, une compatriote... Comprenez-vous
tout ce que ce mot a de charmes sur la terre
étrangère... aussi, pour vous, j'oubliai tout, et
mes lettres de recommandation et mes baga-
ges, qui sont encore au bureau du coche... Je
m'attachai à vos pas... et malgré vous... j'allais
me précipiter à votre suite dans ce logis, lors-
que la porte se referma sur moi... et quand je
dis sur moi... j'en conservai la trace sur le
croquant du nez pendant plus de quinze jours.
Voilà, Mariette, voilà mon odyssée... Et vous
croyez que c'est là du bonheur, merci !

MARIETTE.

Pauvre garçon... Il m'attendrit... Je voudrais
bien faire quelque chose pour vous... mais j'ai
un maître qui est singulier... A peine s'il bouge
de la maison, et je tremble à chaque instant
qu'il ne rentre avec M^{lle} Clarisse, qu'il a menée
au salut... S'il vous trouvait ici, c'est qu'il n'au-
rait pas assez de ses trois cannes à pommes d'or
pour nous en flanquer à tous les deux.

NESTOR.

Ah ! il donne dans ce travers-là... c'est bien
mesquin... Pourtant, que diable, on ne peut pas
toujours s'aimer de loin... Mariette... ma petite
Mariette chérie... ta chambre... je l'ai bien re-
marqué... est au-dessous de celle-ci... au rez-
de-chaussée...

MARIETTE.

Après ?..

NESTOR.

Or, la nuit... ton loupvetier dort, car enfin un
loupvetier ça dort comme un autre... Est-ce qu'on
ne pourrait pas, pendant son sommeil, causer
un petit peu, là, bien raisonnablement, rien qu'à
travers les barreaux de ta fenêtre.

MARIETTE.

Pour qui me prenez-vous ?

NESTOR.

Ah bah ! entre compatriotes.

MARIETTE.

Jamais, Monsieur... jamais...

NESTOR.

Monsieur... jamais !.. Alors... je sais à quoi
m'entendre... Ce n'est pas au nez seulement que
vous me faites des bosses... Mariette, vous me
trabaissez.

MARIETTE.

Par exemple !

NESTOR.

Chaque jour, et même chaque soir... quand
je commence ma promenade obligée, j'entre-
vois de l'autre côté de la rue, sous les fenêtres
de cette maison, l'ombre d'un homme... avec une
ombre d'épée... et une ombre de moustache.

MARIETTE.

Sans doute quelque officier chargé de la po-
lice de la ville, pour surprendre ce scélérat de
Cartouche. Est-ce que je puis empêcher les offi-
ciers de prendre l'air, moi.

NESTOR.

Oui, mais c'est qu'il prend l'air de me nar-
guer... et je ne suis pas endurant, moi... Voilà
une vingtaine de fois que ça lui arrive... passe...
mais qu'il ne s'y frotte plus... ou je serais capa-
ble de lui donner de mon fer au travers du
corps...

(Bruit dans le cabinet.)

MARIETTE.

Ah ! mon Dieu !..

NESTOR.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARIETTE.

C'est singulier... Avant d'entrer, vous n'avez
vu personne ?..

NESTOR, fièrement.

Si j'avais vu quelqu'un, je ne serais pas en-
tré.

MARIETTE.

Je ne suis pas tranquille... Allez-vous-en.

NESTOR.

A deux conditions.

MARIETTE.

Sans condition.

NESTOR.

La première... c'est que vous me laisserez
prendre un baiser.

MARIETTE.

Du tout.

NESTOR, le prenant.

Enlevé !.. La seconde, c'est que, quand vos
maîtres seront couchés...

MARIETTE.

Encore !..

NESTOR.

Songez-y, Mariette, vous ne savez pas de quoi
je suis capable... sans que ça paraisse... Tu vois
bien cette lame... pur acier... rien que ça... Eh
bien ! si à mon signal, un roulement prolongé...
(Il le fait avec son gosier.) ta fenêtre ne s'ouvre
pas, je me l'insinue comme Caton... feu Ca-
ton... celui d'Utique.

MARIETTE.

Quel drôle de tic...

À la des Complimens de Normandie.

Alors, Monsieur, pour me plaire,
Partez, voici le chemin.

NESTOR.

Très bien, très bien,
Nous reprendrons l'entretien.

MARIETTE.

Ne soyez pas téméraire,
Le salut touche à sa fin.

NESTOR.

Très bien, très bien,
Il faut que je songe au mien.

ENSEMBLE.

Voyez pourtant quel dommage
De ne pas rester ici !
Combien il faut être sage
Pour se séparer ainsi.

MARIETTE.

Ceserait vraiment dommage
D'vous laisser surprendre ici.
Pour vous-même, il est plus sage
De nous séparer ainsi.

MARIETTE, à la cantonnade.

Tenez bien la rampe... et surtout refermez la
porte sur vous... là... c'est heureux.

(On entend le bruit de la porte.)

SCÈNE II.

MARIETTE, GASTON.

(Pendant que Mariette éclaire Nestor, Gaston sort
tranquillement de sa cachette et va s'asseoir dans
un fauteuil à droite. Mariette, en se retournant,
l'aperçoit et jette un cri.)

MARIETTE.

Ah ! pour le coup !.. c'est fait de moi.

(Elle tombe sur un siège.)

GASTON, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! cette pauvre Mariette!..

MARIETTE.

Comment !.. il sait mon nom ?

GASTON.

Cela t'étonne ?

MARIETTE, fuyant devant lui et passant à droite.

Dites plutôt que cela m'épouvante... car, en-
fin, je ne vous connais pas, moi... Qui êtes-
vous ? d'où venez-vous ?.. par où êtes-vous en-
tré ?.. pourquoi ?..

GASTON.

Ta... ta... ta... quel feu roulant !..

MARIETTE.

Répondez... ou je crie au voleur...

GASTON.

Et s'il ne me plaît pas de répondre.

MARIETTE.

Prenez-y garde... je vais appeler... et une fois
arrêté...

GASTON.

Et une fois arrêté, je dirai à tout le monde
comme quoi M^{lle} Mariette, soubrette aussi sage
que vigilante, reçoit ici... en l'absence de ses
maîtres, le jeune et beau Nestor.

MARIETTE.

Vous avez entendu ?.. Vous savez ?..

GASTON.

Tout, comme tu vois... Eh bien ! tu ne cries
pas au voleur ?.. tu ne me fais pas arrêter ?..

MARIETTE.

C'est qu'en vérité... quand on ne connaît pas
les personnes.

GASTON.

Ah ! ah ! ah !.. c'est-à-dire que tu n'es pas
encore bien sûre que je sois autre chose qu'un
farouche brigand.

MARIETTE.

Ah ! Monsieur...

GASTON.

Je ne t'en veux pas... les opinions sont libres ;
mais la vérité est que je suis un des mousque-
taires du roi Louis XV, chargé de faire la po-
lice du quartier... * et que le même motif qui a
guidé M. Nestor jusqu'ici, m'a fait aussi profiter
de l'heureuse étourderie de ton respectable
maître, le grand-louvetier de Sa Majesté.

MARIETTE.

Le même motif... (A part.) Est-ce que M.
Nestor aurait eu raison... Au fait, il n'est pas
mal, ce mousquetaire. (Haut.) Mais c'est bien
audacieux à vous... et je ne sais si je dois..

GASTON.

Que crains-tu ? Personne ne m'a vu... et pour
la discrétion... je suis mousquetaire.

MARIETTE.

A la bonne heure... car ces hommes... une fois
qu'ils ont la jalousie en tête... ils sont capables
de tout.

GASTON.

La jalousie ?..

MARIETTE.

Sans doute... Faites donc l'étonné... comme
si vous n'aviez pas entendu... Que voulez-vous ?
on prend ce qu'on trouve... et si vous vous
étiez présenté le premier... je ne dis pas.

GASTON.

Est-il possible ! quelqu'un m'aurait devancé...
Et comment a-t-il été accueilli ?

MARIETTE.

Oh ! pour ça... en tout bien, tout honneur.

GASTON.

Ah ! tu me rassures... Je disais aussi... avec
un air si candide, si sincère...

MARIETTE, confuse.

Monsieur...

GASTON.

Un regard si modeste,

MARIETTE.

Monsieur le...

GASTON.

Un maintien si réservé.

MARIETTE.

Monsieur le mousquetaire !

* On lit, en effet, dans les mémoires du temps,
que les nombreux exploits de Cartouche ayant mis
le guet sur les dents, les mousquetaires de la mai-
son du roi consentirent à faire la police de la ville,
et à passer la nuit en patrouilles dans les rues de
Paris, pour veiller à la sûreté des habitants.

GASTON.
Elle est si belle !

MARIETTE.
Comment, elle !.. qui, elle ?

GASTON.
Eh ! pardieu ! ta maîtresse !..

MARIETTE.
Ma... Ah ! c'est ma maîtresse ?.. (A part.)
Et moi qui croyais... Au fait, qu'est-ce qu'il a donc de si bien, ce mousquetaire ?

GASTON.
Ah ! Mariette, si tu savais comme je l'aime, cette chère et belle Clarisse !

MARIETTE.
Tiens, vous savez aussi son nom ?

GASTON.
C'est-à-dire que j'en rêve !.. C'est au point que l'autre jour, en faisant un commandement à mes hommes, au lieu de leur crier : Volte-face ! je me suis mis à leur crier : Clarisse !.. Tu penses le bel effet !

MARIETTE.
Ils ont dû être embarrassés pour exécuter ce commandement-là. Mais il se fait tard... Monsieur va rentrer... et s'il vous rencontrait..

GASTON.
Ah ! oui... les trois cannes à pomme d'or. Eh bien ! je pars... aussitôt que tu m'auras promis de remettre ce petit billet à ta maîtresse.

MARIETTE.
Un poulet !.. Ces mousquetaires sont hardis comme des coqs.

GASTON, s'approchant d'elle.
Et pour ta peine, je te donnerai deux choses... D'abord, cette jolie pièce d'or...

MARIETTE, tendant la main.
Et puis ?

GASTON, l'embrassant.
Et puis, ce baiser.

MARIETTE.
Monsieur !..

GASTON.
Tu refuses encore ?

MARIETTE, prenant la lettre.
Est-ce que je le peux, à présent ?.. Vous m'avez payée d'avance.

GASTON.
Si tu veux que je double.

MARIETTE, tendant la main.
La pièce d'or ?

GASTON.
Non, l'autre.

(Il l'embrasse.)

MARIETTE.
Oh ! les vilains mousquetaires !

Au précédent.

Allons, Monsieur, partez vite, J'ai reçu votre paiement.

GASTON.
Souvent, souvent, Tu peux en gagner autant.

MARIETTE.
A ce prix, votre visite Vous ruinerait promptement.

GASTON, voulant encore l'embrasser.

Vraiment, vraiment,
Je solde toujours comptant.

ENSEMBLE.
GASTON.
Allons, il faut être sage,
Je dois m'éloigner d'ici.
Il est pourtant bien dommage
De se séparer ainsi.

MARIETTE.
Ce serait vraiment dommage
D' vous laisser surprendre ici.
Pour vous-même, il est plus sage
De vous éloigner ainsi.

(Sur la ritournelle, Gaston sort et revient précipitamment.)

GASTON.
Mariette... on monte.

MARIETTE.
C'est Monsieur !

GASTON.
Comment faire ?

MARIETTE.
Est-ce que je sais, moi... Ah ! mon Dieu !

GASTON, indiquant la chambre à gauche.
Ne crains rien... cette chambre...

MARIETTE.
La chambre à coucher de Mademoiselle !

GASTON.
J'y serai parfaitement.

MARIETTE.
Mais, Monsieur...

GASTON.
Pas un mot... Plus tard, tu viendras me délivrer.

MARIETTE.
Mais, si je ne peux pas.

GASTON.
A la grace de Dieu !

(Il s'enferme.)

MARIETTE.
Les voilà... Je suis plus morte que vive !

SCÈNE III.

MARIETTE, LE BARON, CLARISSE.

LE BARON.
Mariette ! Mariette !.. Ah ! vous voilà.

MARIETTE, un flambeau à la main.
Monsieur, j'allais vous éclairer.

LE BARON.
Il est bien temps... quand j'ai failli choir par trois fois dans cet escalier obscur... Exposer ainsi un grand-louvetier de S. M... Malavisée !

MARIETTE.
Mais, Monsieur...

LE BARON.
Taisez-vous !.. et répondez... Est-il venu quelqu'un céans, en mon absence ?

MARIETTE.
Oh ! non, Monsieur, je vous assure.

LE BARON.
Fort bien... Nous pouvons donc nous livrer au repos... C'est que, voyez-vous, on ne saurait prendre trop de précautions dans le temps où nous vivons,

MARIETTE, à part.

Comment faire pour prévenir Mamzelle ?

LE BARON, qui se trouve entre Clarisse et Mariette, et qui les attire vers lui en baissant la voix.
On n'en peut plus douter... il est à Paris.

TOUTES DEUX.

Qui ça ?

LE BARON.

Cartouche ! le terrible Cartouche !.. Qui sait ? il est peut-être dans ce quartier... il est peut-être à notre porte, et je ne serais pas étonné si, malgré notre prudence, il parvenait à pénétrer dans ce logis, car il n'y a pas de ruses qu'il n'invente... de déguisemens auxquels il n'ait recours.

MARIETTE, frappée.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON, effrayé.

Quoi donc ?

MARIETTE.

Des déguisemens, vous dites... Est-ce qu'il se déguise quelquefois en mousquetaire ?

LE BARON.

Il en est bien capable.

MARIETTE, balbutiant.

En... mous... que... tai... re...

(Elle regarde du côté de la porte de la chambre à coucher.)

CLARISSE.

Eh bien ! qu'as-tu donc, ma pauvre Mariette ?

MARIETTE.

Moi ?.. Rien... je n'ai rien... (A part.) En mousquetaire !

LE BARON.

Fille inepte ! les mousquetaires sont notre seul appui, et je voudrais, pour ma propre défense, en avoir un chez moi.

MARIETTE, à part.

Il l'a.

LE BARON.

Car j'ai de bonnes raisons pour craindre...

CLARISSE.

Et lesquelles ?

LE BARON.

Ecoutez, et n'ayez pas trop peur... Un voisin m'a prévenu qu'on voyait souvent rôder sous nos fenêtres deux hommes à la mine suspecte.

CLARISSE.

En vérité ! voilà qu'à mon tour je vais m'effrayer.

MARIETTE, à part.

Ce sont eux !.. Et si elle savait...

LE BARON.

J'avais bien eu d'abord certaine idée... Des hommes qui rôdent sous la croisée d'une jeune fille...

CLARISSE.

Ah ! mon père !

LE BARON.

Mais, je me suis dit : Ma fille se respecte trop pour autoriser une coupable poursuite... et oublier jamais que le noble sang des Martignon coule dans ses veines.

MARIETTE, à part.

Ça tombe bien.

LE BARON.

Bien décidément, c'étaient des voleurs... et c'est pour cela que je me tiens si bien sur mes gardes... Je ne dors plus que d'une oreille... et si j'entends leur affreux signal...

CLARISSE.

Un signal ?

LE BARON.

Oui, pour se réunir... quand ils veulent faire un mauvais coup... Et ce signal, je le connais, il est fort triste... il glace les sens... une sorte de glapissement... du fond du gosier... ainsi.

(Il imite le cri des voleurs.)

MARIETTE, frappée.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON.

Qu'est-ce encore ? Cette fille est si poltronne, qu'elle nous fait sans cesse des peurs...

MARIETTE.

C'est que depuis un quart d'heure vous nous racontez là un tas d'histoires...

LE BARON.

Je ne vous empêche pas d'aller vous coucher, et je vais moi-même vous donner l'exemple.

CLARISSE.

Déjà, mon père ?

LE BARON.

Comment, déjà ?.. Il est bientôt neuf heures... Ne vois-tu pas que cette fille ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait ?.. Elle tombe de sommeil.

MARIETTE.

Moi, Monsieur ?..

CLARISSE.

Oh ! je ne la retiens pas... Va, Mariette, va, mon enfant... je n'ai pas besoin de toi.

MARIETTE, à part.

Et l'autre qui est là... et la lettre... (Haut.) Mais non, Mamzelle... je resterai, vous ne pouvez pas vous passer de moi.

(Elle lui fait des signes que Clarisse ne comprend pas.)

LE BARON.

C'est bon, c'est bon... puisque ma fille consent, vous pouvez passer devant moi.

MARIETTE.

Comment, Monsieur ?

LE BARON.

Votre chambre n'est-elle pas au-dessous de celle-ci ?

MARIETTE, à part.

Allons, je reviendrai.

LE BARON.

D'ailleurs, comme l'escalier est sombre et dangereux, je ne serai pas fâché d'enfermer Clarisse.

MARIETTE.

L'enfermer !

LE BARON.

Cela ne vous convient pas, peut-être, Mademoiselle, et je vais vous demander votre permission ?

CLARISSE.

Mon père a raison, Mariette, et si cela doit contribuer à notre sûreté...

MARIETTE, à part.

Allons, puisqu'elle le veut, tâchons du moins de glisser cette lettre.

(Elle rôde autour de la toilette.)

LE BARON.

Bonsoir, mon enfant... bonne nuit. Et, surtout, ne crains rien... je veille sur toi.

MARIETTE, à part.

Elle est bien gardée.

LE BARON, à Mariette.

Eh bien ! vous êtes encore là ?.. Vous n'en finirez pas !..

MARIETTE.

Il faut bien que j'allume un flambeau !
(Elle place la lettre à la glace de la toilette.)

ENSEMBLE.

À la du Mari de la reine.

Allons, chacun, pendant la nuit,
Chercher un repos salulaire ;

Mais tenons-nous, au moindre bruit,
tenez-vous,

Prêt à punir le téméraire.

(Mariette, qui fait toujours des signes à Clarisse, réussit à faire passer le Baron devant elle.)

MARIETTE, à part.

Que va-t-il se passer ? hélas !

LE BARON, se heurtant sur le seuil de la porte.

Voyez la sotte chambrière !

MARIETTE, regardant Clarisse.

Pardon... c'est que l'on n'y voit pas,
Quand je présente la lumière.

REPRISE.

Allons, chacun, etc.

(Le Baron sort avec Mariette; on entend la porte se refermer à double tour.)

SCÈNE IV.

CLARISSE, GASTON.

GASTON, entr'ouvrant la porte de la chambre à coucher.

Elle est seule !

CLARISSE, à elle-même.

Me suis-je trompée ?.. Il me semble que Mariette me faisait des signes... Mais à quel propos ? Je suis presque fâchée de l'avoir renvoyé.

GASTON, à part.

Moi, j'en suis enchanté !

(Il se cache derrière un des rideaux de la fenêtre du fond.)

CLARISSE.

C'est une bien bonne fille, à qui je puis me confier sans crainte... et j'ai tant de choses à lui dire... D'abord, elle aurait peut-être pu me donner des renseignements sur ce jeune officier que nous avons rencontré l'autre jour à la promenade avec mon père.

GASTON, à part.

Un officier !

CLARISSE.

Je croyais bien qu'il serait ce soir à l'église, mais j'ai eu beau chercher...

GASTON, à part.

Pauvre petite !

CLARISSE, tout en parlant, a détaché les rubans qui ornent ses cheveux, son collier, son fichu, etc. ; mais, au moment où elle jette les yeux sur son miroir, elle aperçoit la lettre.

Que vois-je ? un papier... une lettre !

GASTON, à part.

C'est la mienne !

CLARISSE.

Elle est à mon adresse... C'est étrange, malgré moi, je tremble... Cette écriture inconnue, cette lettre mystérieuse... Voyons la signature : Gaston, vicomte de Baviile, mousquetaire de Sa Majesté.

GASTON, à part.

Je serai tout porté de la réponse.

CLARISSE.

Un mousquetaire ?.. quelle audace !..

(Elle froisse la lettre.)

GASTON, à part.

Comment, elle ne veut pas me lire, à présent !..

CLARISSE.

Et Mariette, qui est sa complice... Oh ! une pareille trahison... (Changeant de ton en regardant la lettre.) Ce pauvre jeune homme !.. Si c'était...

À la de Fleurette.

Mais en y songeant, j'ai peut-être

Grand tort de me fâcher ainsi ?

Ne faut-il pas d'abord connaître

Ce qu'il veut... et si c'est un traître,

Je n'en aurai plus de souci.

Lisons... vraiment, je le désire,

Et pourtant cela n'est pas bien...

Puisqu'il a cru devoir m'écrire...

Après tout... on peut toujours lire...

GASTON, à part.

Eh ! mon Dieu ! ça n'engage à rien.

CLARISSE, défrillant la lettre et la lisant.

« Mademoiselle, il y a huit jours que je vous

connais... et je vous aime à en perdre la tête. »

(S'interrompant.) C'est lui. « Vous n'avez pas

vingt ans et j'en ai à peine vingt-cinq... vous

êtes jolie... et je ne suis pas mal... on vous

dit douce, spirituelle et sage. » (S'interrompant.)

Où a-t-il appris tout cela ? « On m'accorde

aussi quelques qualités. Vous voyez, Mademoiselle,

que nous sommes faits l'un pour l'autre :

si tel est votre avis, veuillez me le faire savoir

en vous montrant demain sur votre balcon, au

coup de deux heures... parée de ces rubans

bleus qui vous vont si bien... et je m'empres-

serai aussitôt de venir embrasser vos genoux. »

GASTON. »

GASTON, à part.

Bon ! elle m'a lu sans colère.

CLARISSE.

Gaston... c'est un joli nom... et comme sa lettre est aimable. Mais, en conscience, je ne puis plus faire ce qu'il me demande... je serais coupable... Bien décidément, je ne paraîtrai pas à ce balcon.

GASTON, à part.

C'est ce que nous verrons.

CLARISSE.

Et jusqu'à ce qu'il ait fait une démarche convenable... je ferai en sorte de l'oublier.

GASTON.

Ah ! diable... il est temps de se montrer...

(Il sort de sa cachette.)

CLARISSE.

Pour commencer... déchirons cette lettre et allons chercher dans le sommeil le moyen de n'y plus songer... Mais d'abord, ma toilette à achever.

(S'approchant du miroir et s'asseyant devant.)

(Même Air.)

Ces rubans qui paraient ma tête,
Je promets de ne plus les voir.
Demain, on veut que je les mette...
Sans doute l'on me croit coquette;
Mais j'en appelle à mon miroir.
Cependant, sans me faire injure,
Puisqu'on dit qu'ils me vont si bien,
Pour mieux juger de l'imposture,
Si j'essayais cette parure...

(Elle essaie les rubans en minaudant.)

GASTON, à part.

Eh ! mon Dieu ! ça n'engage à rien.

CLARISSE.

N'y plus songer... Oh ! j'ai beau faire... je puis bien me l'avouer pendant que je suis seule... il me semble que ce jeune homme ne m'est pas indifférent.

GASTON, à part.

Chère Clarisse !

CLARISSE.

Oh ! oui... car depuis huit jours il est sans cesse présent à ma pensée, sans cesse il me semble le voir, et en ce moment... (En disant ces mots elle aperçoit Gaston dans la glace et reste pétrifiée.) Ah !... mon Dieu !... mon Dieu !... (Gaston tend vers elle ses mains supplantes ; elle n'ose se retourner.) C'est un rêve... mais non... c'est lui... c'est bien lui... Oh ! je n'ose... Il a tout entendu. (Elle se retourne avec effroi, et aperçoit Gaston à genoux, mais à distance.) Ah ! malheureuse !

(Elle retombe sur son fauteuil.)

GASTON.

Non, Mademoiselle, ce n'est point un rêve.

CLARISSE, passant entre lui et la porte de l'escalier.

Silence, Monsieur !... si mon père vous entendait !... Ah ! votre conduite est indigne d'un gentilhomme.

GASTON.

Mademoiselle, croyez que le hasard seul peut causer ma présence en ces lieux, à cette heure de la nuit... et soyez persuadée que je vous respecte autant que je vous aime... J'étais venu ici pour remettre à votre servante cette lettre que vous venez de déchirer... lorsque vous êtes rentrée avec votre père. Je me suis caché pour éviter de le rencontrer... et vous savez si depuis la retraite m'a été possible... Cessez donc de m'accuser, et souffrez que je reste à vos pieds jusqu'à ce qu'un mot de pardon ou d'espoir m'ait donné l'assurance que vous ne doutez pas plus de ma loyauté que de mon amour.

CLARISSE, un peu rassurée.

Il s'exprime avec un accent de franchise...

GASTON.

Eh bien ! Mademoiselle ?

CLARISSE, avec douceur.

Relevez-vous...

GASTON, se relevant et s'approchant d'elle.

Chère Clarisse !

CLARISSE, vivement.

Plus loin... plus loin... je vous en prie.

GASTON, s'éloignant.

Est-ce bien ainsi, et cette distance peut-elle vous rassurer ?

CLARISSE.

Sans doute, Monsieur. Mais, enfin, qu'allons-nous devenir... Si mon père vous surprenait ici, dans cette chambre, lui qui est si sévère...

GASTON.

Plutôt mourir que de vous compromettre, et s'il est un seul moyen...

CLARISSE.

Malheureusement il n'y en a pas.

GASTON.

Vous voyez donc bien que, bon gré malgré, vous voilà forcée de m'accorder l'hospitalité jusqu'au jour.

CLARISSE.

Hélas, oui. Et si j'étais bien sûre de votre discrétion, je vous abandonnerais ce boudoir, et j'irais m'enfermer dans ma chambre... Mais vous pourriez, par quelque imprudence, attirer l'attention de mon père !...

GASTON, vivement.

Oh ! bien certainement, je ne manquerais pas de le réveiller...

CLARISSE.

Il faut donc que je reste.

GASTON.

C'est indispensable.

CLARISSE.

Mais vous me promettez que vous vous tiendrez toute la nuit... là-bas, sur ce fauteuil...

GASTON.

Je le promets.

CLARISSE, avec hésitation.

Et que pas un mot... un seul mot... ne viendra me rappeler que vous avez entendu ici des choses que je désavoue formellement.

GASTON.

Oh ! rétractez de semblables paroles, ou je ne promets rien.

CLARISSE.

Vous abusez de vos avantages.

GASTON.

C'est de bonne guerre.

CLARISSE, lui désignant l'autre côté de la scène.

Air d'une valse de Paul Henrion.

Allons, Monsieur, de bonne grace,

Restez là-bas à cette place,

Ou pour réprimer votre audace,

Je ferai tomber sur vous,

Mon courroux.

GASTON, allant s'asseoir dans un fauteuil à gauche.

Eh bien ! j'y consens

Et jure, à mes dépens,

Silence,
Obéissance.

(A part.)

Où, pour obéir
A son bon plaisir,
Tâchons ou feignons de dormir.

CLARISSE, assise à l'autre bout de la scène à droite.

Maintenant, s'il peut
Ou plutôt s'il veut
Se taire

La nuit entière,
Je vais, sans effroi,
Reposer, je croi,

Car il est assez loin de moi.

(Elle essaie de dormir.)

GASTON, se levant tout doucement et marchant vers elle sur la pointe du pied.

Eh ! quoi, déjà,

La voilà

Qui s'endort

Sans effort...

Du moins, si je pouvais

Voir ses traits...

(Il veut saisir sa main ; mais Clarisse se relève tout-à-coup et lui montre son fauteuil.

ENSEMBLE.

Ayez pitié de moi, par grace,
Non je ne puis rester en place ;
Daignez excuser mon audace,
Mais j'attends mon pardon de vous,
A genoux.

CLARISSE.

Allons, Monsieur, de bonne grace
Dormez là-bas, à cette place,
Ou, pour réprimer votre audace,
Je ferais tomber sur vous,
Mon courroux.

(Gaston retient sa main malgré elle, et l'embrasse.)

CLARISSE.

Que faites-vous ?

GASTON.

Silence !... si votre père vous entendait.

(Au même instant, on entend dans la rue le signal de Nestor.)

CLARISSE.

O ciel !

GASTON, à part.

Ce bruit !... Nestor !... Je me souviens... le maladroit ! Je voudrais que son signal l'étranglât !

CLARISSE, prêtant l'oreille.

Ecoutez... J'en étais sûre... voici mon père... Ah ! c'est fait de moi !

LE BARON, dans la coulisse.

Mariette !... Mariette !...

CLARISSE.

Ah ! Monsieur, vous m'avez perdue !

GASTON.

Clarisse !... chère Clarisse... je vous l'ai dit : plutôt la mort... Ah ! ce balcon.

(Il court au balcon.)

CLARISSE.

Arrêtez, vous vous tuez.

GASTON.

Qu'importe ?

(On entend mettre la clef dans la serrure. Gaston s'élançe vivement par dessus le balcon ; Clarisse jette un cri et tombe sur son fauteuil ; en même temps la porte s'ouvre, et le Baron paraît, suivi de Mariette.)

SCÈNE V.

CLARISSE, LE BARON, MARIETTE.

NESTOR, dans la rue.

Aïe... aïe... aïe... à l'aide... au voleur... à l'assassin...

LE BARON, en robe de chambre, et armé de deux pistolets.

Un assassin !... où est-il ?... Ah ! ma fille ! ma pauvre fille !

MARIETTE, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a ?.. Ah ! Mamzelle !..

(Elle s'empresse auprès de Clarisse.)

LE BARON.

Que vois-je ?.. Cette fenêtre ouverte... c'est par là qu'il se sera évadé.

(On entend une grande rumeur dans la rue.)

CLARISSE.

Non, mon père... ce n'est rien.

LE BARON, allant à la fenêtre.

Comment... ce n'est rien... Deux hommes dans la rue... dont un mousquetaire. (Criant.) Tenez-le bien, le scélérat... on va vous prêter main-forte.

CLARISSE, à part.

Que va-t-il devenir !

MARIETTE, de même.

Pauvre Nestor, j'ai bien reconnu sa voix.

LE BARON.

Les voisins les forcent à monter... Mariette... Mariette... va bien vite ouvrir... Mais non... tu ne pourrais pas... Reste auprès de ma fille... je descends.

(La rumeur continue ; on entend toujours frapper à la porte ; le baron disparaît.)

SCÈNE VI.

CLARISSE, MARIETTE.

CLARISSE.

Mariette !

MARIETTE.

Mamzelle ?..

CLARISSE.

Si tu savais...

MARIETTE.

Si vous saviez...

CLARISSE.

Ce jeune homme...

MARIETTE.

Ce signal...

CLARISSE.

Me voilà compromise !

MARIETTE.

Et moi, donc !

CLARISSE.

J'en mourrai !

MARIETTE.

Je suis morte.

(Elles tombent chacune sur une chaise.)

SCÈNE VII.

CLARISSE, LE BARON, NESTOR, GASTON,
MARIETTE.

LE BARON, entrant le premier.

Par ici... par ici... Ne le fâchez pas... Mariette, fermez toutes les portes et les fenêtres...

NESTOR, tenant Gaston au collet.

Ah ! je vous tiens.

CLARISSE.

Qu'ai-je vu ?..

MARIETTE.

Mais c'est Nestor !

(Elle passe près de Clarisse.)

GASTON, tenant aussi Nestor au collet.

Au nom du roi, je vous arrête.

NESTOR.

C'est un peu fort...

GASTON.

Malheureux... pas de résistance.

LE BARON, lui présentant ses pistolets.

Ou tu es mort.

NESTOR, se réfugiant dans un coin à droite.

Si vous vouliez bien ne pas plaisanter comme ça...

LE BARON.

Cesse de raisonner, ou sinon...

NESTOR.

Diable d'homme!.. Il a une conversation très-peu engageante.

CLARISSE.

Je n'en reviens pas... Mais comment se fait-il?..

GASTON, passant auprès d'elle.

Un pareil spectacle est bien fait pour effrayer ces dames... surtout après avoir échappé à un si grand danger...

CLARISSE, à part.

Que va-t-il dire ?

MARIETTE, de même.

Si j'y comprends un mot...

GASTON.

Je bénis l'heureux hasard qui m'a fait passer sous vos fenêtres au moment où le bruit de mes pas a sans doute empêché ce scélérat de consommer son crime, et lui a fait précipitamment opérer sa retraite par ce balcon.

NESTOR.

Qu'est-ce qu'il dit donc?.. C'est lui qui m'est tombé sur le cou... Quel coup ! j'ai le torticolis !..

LE BARON, à Gaston.

Le misérable vous aurait-il blessé dans sa chute insolite...

GASTON.

Non, par bonheur... J'en serai quitte pour quelques contusions.

NESTOR.

Et moi, donc? Car vous avez beau dire, ce n'est pas moi qui ai sauté... Je ne suis pas un acrobate... Je suis un honnête et inoffensif pas-

sant... qui passait... quand Monsieur est tombé... Que diable, quand on jette de pareils objets par les fenêtres, on devrait bien crier : Gare là-dessous!

LE BARON, le menaçant.

Taisez-vous...

MARIETTE.

Ah ! Monsieur, ne lui faites pas de mal.

LE BARON, à Gaston.

Ce coquin me paraît appartenir à cette classe de misérables dont l'audace n'est jamais en défaut, et qui ont toujours à leur service quelque fable ingénieuse pour dérouter ceux qui les surprennent.

GASTON.

C'est mon opinion... Le drôle est très dangereux.

LE BARON.

Soyez tranquille, j'ai des amis puissants... j'arrangerai cette affaire-là... nous le ferons tirer à quatre chevaux... en diligence, je vous en réponds.

NESTOR.

En diligence!.. à quatre chevaux... Comme il y va... fichtre!..

(Il veut s'échapper; Gaston se précipite au devant de lui pour le retenir.)

LE BARON, à Gaston.

Prenez garde à sa rage... (A Nestor.) L'homme, vous taisez-vous?

GASTON.

Ne craignez rien, Monsieur; maintenant que me voilà revenu de ma première surprise, je vais le conduire au poste voisin.

NESTOR.

J'aime mieux ça.

LE BARON.

Non pas : il pourrait vous échapper... ses complices pourraient vous l'arracher... Je me charge, moi, de le tenir en respect avec ces armes chargées à balle, pendant que vous irez chercher le guet... et s'il ose bouger...

NESTOR.

Je m'en garderai probablement bien.

GASTON.

Tout comme il vous plaira.

LE BARON.

Ah ! pour plus de sûreté, nous allons l'attacher à ce fauteuil... Mariette, des cordes.

MARIETTE.

Oui, Monsieur. (A part.) Pauvre garçon... comme ils me l'arrangent.

(Elle va chercher des cordes.)

LE BARON.

Veuillez, Monsieur, me donner un coup de main.

GASTON.

Très volontiers !

(Il force Nestor à s'asseoir.)

MARIETTE, rentrant.

Voilà les cordes demandées.

NESTOR.

Et c'est Mariette qui fournit le fouet pour me... Ah ! les femmes !..

LE BARON.

Holà, l'homme... prêtez-vous-y de bonne grace.

NESTOR.

Il veut que j'y mette de la grâce, encore... A condition que vous ne serrerez pas trop fort... Aie...

GASTON, tout en l'attachant.

Monsieur, si vous êtes un galant homme, taisez-vous... Il y va de l'honneur d'une femme.

NESTOR.

Ah bah !

LE BARON, le menaçant.

Silence !

GASTON, changeant de côté.

Si vous êtes discret, les soldats que je vais amener vous laisseront évader en route.

NESTOR.

Parole d'honneur ?

GASTON, de même.

Sinon, prenez garde à vos deux oreilles... je ne vous dis que ça.

NESTOR.

C'est peu... mais ça suffit... c'est-à-dire... non, ça ne suffit pas... je parlerai.

GASTON.

C'est ce qu'il faudra voir. (Au Baron.) Il me semble que nous ne ferions pas mal de le bâillonner, car il pourrait, à l'aide de son signal, appeler ses compagnons.

NESTOR.

Me bâillonner !...

LE BARON.

C'est une fort bonne précaution... Mariette, un mouchoir...

NESTOR.

Halte là... Je réclame. Monsieur, figurez-vous que voilà la chose... parole d'hon...

(Gaston le bâillonne, malgré sa résistance.)

CLARISSE.

Mon père, je vous en supplie... épargnez-le..

LE BARON.

Taisez-vous, Mademoiselle, et rentrez dans votre chambre...

CLARISSE.

Vous allez rester seul avec cet homme ?

LE BARON.

Je n'ai pas peur... J'ai des armes, et il est attaché.

GASTON, à part.

A présent, je le défie bien de parler. (Haut.) Voilà qui est fini... Mademoiselle, recevez mes adieux ainsi que mes excuses... et soyez assurée que cette aventure se terminera au gré de tout le monde.

CLARISSE.

Je l'espère.

MARIETTE.

Et moi aussi.

ENSEMBLE.

Acte d'un quadrille de la Figurante.

LE BARON.

Hâtez-vous, je vous en conjure, D'amener ici du renfort, Car pour peu que la chose dure, Cet homme sera le plus fort.

GASTON, à part.

Oui, pour terminer l'aventure,

Je vais amener du renfort, Car pour peu que la chose dure, Cet homme sera le plus fort;

CLARISSE et MARIETTE.

J'ignore, dans cette aventure, Qui des deux a raison ou tort ; Mais en vain sa voix me rassure, Je voudrais connaître son sort.

(Gaston sort à droite; Clarisse et Mariette à gauche.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, NESTOR, attaché et bâillonné.

LE BARON.

Eh bien ! vil brigand !... voilà donc où t'ont conduit tes aberrations.

NESTOR, articulant avec peine.

J'étouffe... De l'air.

LE BARON.

Tu rougis, malheureux !... Tout sentiment d'honneur n'est donc pas éteint en toi.

NESTOR, de même.

J'étouffe !

(Il arpeute la scène en trainant après lui son fauteuil.)

LE BARON.

Fais un retour sur toi-même... (Il le cherche derrière lui.) Arrête un instant... Ah ! mon Dieu !... Il est pourpre, mon voleur... il se trouve mal. On aura trop serré son mouchoir... donnons-lui un peu d'air... car enfin il faut que justice se fasse, et si on l'asphyxie, on ne pourra plus le pendre. (Il dénoue le mouchoir et lui frappe dans les mains.) Hé... l'homme.

NESTOR, aspirant une large bouffée d'air.

Ouf !... il était temps... Ah !... oh !... Dieu que c'est bon... oh !... oh !... il faut avoir été privé de ces choses-là pour en sentir tout le prix... Ah !... ah !... Monsieur, vous m'avez sauvé la vie.

LE BARON.

J'aurais peut-être mieux fait de te laisser trépasser... car cette mort n'eût pas été déshonorante... tandis que celle qui t'attend... la corde... Ah ! que dira ta famille... si tu en as une... Ta famille... songes-tu à ta malheureuse famille ?

NESTOR.

Le fait est que si papa me savait dans une position aussi perplexe...

LE BARON.

Ton père !... Tu as un père ?... C'est affreux pour lui...

NESTOR.

C'est bien plus désagréable pour moi... car, enfin, papa dans ce moment, se chauffe tranquillement les mollets, tandis que moi...

LE BARON.

Je me mets bien à sa place.

NESTOR.

Vous devriez plutôt vous mettre à la mienne.

LE BARON.

Infâme coquin... Tu oses encore plaisanter. Mais, patience, tu sauras bientôt ce qu'il en

coûte de s'attaquer à moi, Hugues François baron de Martignon, grand-louvetier de S. M.

NESTOR, faisant un mouvement avec son fauteuil.
Martignon!...

LE BARON, lui présentant ses pistolets.

Voudrais-tu m'échapper?

NESTOR.

Le baron de Martignon!.. ah bah!... vous êtes bien sûr...

LE BARON.

Que signifie?

NESTOR.

Ça signifie que nous sommes de vieilles connaissances.... c'est-à-dire papa et vous. Les Martignon!... Mais je ne connais que ça.

LE BARON.

Hé! l'homme, vous extravaguez.

NESTOR.

L'homme!... allons donc!... Je ne suis pas un homme, je suis un Pontignan.

LE BARON.

Pontignan!

NESTOR.

Pontignan d'Issoudun... à preuve que je vous cherche depuis un mois dans la grand'ville... et que j'ai une lettre de recommandation pour vous... dans mes effets... au bureau du coche.

LE BARON.

Pontignan d'Issoudun... un ancien ami d'enfance.

NESTOR.

C'est papa...

LE BARON.

Receveur des gabelles?...

NESTOR.

C'est papa...

LE BARON.

C'est impossible!

NESTOR.

Comment, c'est impossible!.. Papa n'est pas mon père!... Vous tennissez maman...

LE BARON.

Je dis: C'est impossible... Pontignan ne peut avoir donné le jour à un vil rebut de la société.

NESTOR.

Rebut!... Dites donc, eh!... l'homme... si vous en voulez une preuve...

(Il fait de vains efforts pour fouiller dans ses poches.)

LE BARON.

Se pourrait-il?...

NESTOR.

Là... dans la poche de mon habit... Un portefeuille en peau de chagrin... Eh! prenez donc garde, vous me mettez votre canon dans l'œil.

LE BARON, prenant le portefeuille.

Le voilà... Et ces papiers...

NESTOR.

Ils sont en règle.

LE BARON, les parcourant.

Nestor de Pontignan...

NESTOR.

C'est moi... identique.

LE BARON.

Le fils de ce cher Pontignan,

NESTOR.

Qui vous ouvre... qui voudrait vous ouvrir ses bras.

LE BARON.

Il n'y a pas à en douter... Comment... toi, Nestor de Pontignan, le fils de mon ancien ami, tu t'es introduit chez moi pour me voler et pour assassiner ma fille?

NESTOR.

Jamais, jamais.

LE BARON.

Tu n'es donc pas un voleur?... Tu ne fais donc pas partie de la bande de Cartouche?

NESTOR.

Mes moyens me permettent un autre genre d'existence.

LE BARON.

Cependant, ta présence ici... la nuit... ce balcon... ce saut... (A lui-même.) Ah! quel trait de lumière... Ma fille... son désordre... Ce n'était pas un assassin... Malheureux que je suis!..

NESTOR, à part.

Il est fâché que je n'aie pas assassiné sa fille, singulier bonhomme, va... (Au Baron.) Dites donc, c'est fini, hein? Je suis blanchi... Déliez-moi.

LE BARON, dirigeant ses pistolets contre lui.
Je ne sais qui me retient!...

NESTOR.

Faites donc attention... avec vos diables de pistolets... Quelle drôle de manie vous avez là... pour un grand-louvetier.

LE BARON, les jetant.

Tu as raison... Entre gentilshommes, il n'y a qu'un parti à prendre.

(Il le délè.)

NESTOR.

C'est le bon. Ah! la saignée.. ça me picote... ça me picote... Je ne puis plus remuer... Ja me sens manchot des deux bras. C'est égal. Permettez que je vous étreigne.

LE BARON, le repoussant.

Un instant.

NESTOR.

Vous ne voulez pas?... Ah! je conçois... vous devez être fatigué... après tant d'exercices... Si nous allions nous coucher?...

LE BARON, l'arrêtant.

Nestor!

NESTOR.

Grand-louvetier!...

LE BARON.

Vous avez, sans doute, encore un reste d'honneur... et vous savez comment on répare...

NESTOR.

Comment on répare?... Est-ce que j'ai quelque chose à réparer?...

LE BARON.

Vous le savez.. et si, par malheur, vous l'avez oublié... je me verrais forcé de laver dans votre sang...

NESTOR.

Alors, je le sais.

LE BARON.

J'en étais sûr... aussi je vous permets de me serrer la main en signe de réconciliation,

NESTOR.

Ça me fait bien plaisir.

LE BARON, allant à la chambre de Clarisse.
Clarisse !...

NESTOR, à part.

Sa fille, à présent... Où veut-il en venir ?

SCÈNE IX.

MARIETTE, CLARISSE, LE BARON, NESTOR.

LE BARON, à Clarisse.

Approchez, ma fille, et sachez que je sais tout.

CLARISSE.

Quoi donc, mon père ?

LE BARON.

Épargnez-moi de pénibles explications....
Monsieur m'a tout appris.

NESTOR.

Moi ?...

LE BARON.

Par son silence... Et quoique mon premier mouvement ait été de le tuer sur la place...

NESTOR.

Merci. Vous avez bien fait de commencer par le second.

LE BARON.

J'ai bien voulu considérer qu'il était le fils de mon ancien ami, le chevalier de Pontignan, receveur des gabelles...

MARIETTE.

Ah !... Ce n'est donc plus un voleur !...

CLARISSE.

Je ne vous comprends pas.

NESTOR.

Ni moi non plus.

LE BARON.

Vous allez me comprendre... (Avec solennité.)
Nestor de Pontignan, la main de ma fille est à vous.

CLARISSE.

Ma main !...

NESTOR et MARIETTE.

Sa main !...

LE BARON.

Ne me remerciez pas, et contentez-vous du pardon qui couvre désormais votre faute.

NESTOR.

Notre faute ?... (Il salue Clarisse.) Ah ça ! est-ce que j'ai le cauchemar...

LE BARON.

Fille ingrate ! Est-ce ainsi que tu devais m'arracher mon consentement ?

CLARISSE.

Mais mon père, je vous jure...

LE BARON.

Cesse de feindre. Et puisque tu n'as pas su combattre le penchant de ton âme... que du moins ta passion pour ce jeune homme ne soit plus un crime.

NESTOR, à part.

Sa passion... Ah ça !... ah ça !... Mais c'est donc comme à Issoudun... Mauvais sujet, tu fais des tiennes !...

MARIETTE, passant auprès de Nestor, et lui pinçant le bras.

Infâme...

NESTOR, jetant un cri.

Ah !

LE BARON, à Nestor.

Qu'est-ce donc ?... Auriez-vous quelques objections ?...

NESTOR.

Moi !... Par exemple !...

LE BARON.

Après ce qui s'est passé !...

NESTOR.

C'est juste... Après ce qui s'est passé...

CLARISSE.

Mais je ne l'aime pas !...

NESTOR.

Ah bah ! ça viendra. (A part.) Une jolie femme qui me tombe des nues... Je suis né coiffé !... C'est mieux qu'à Issoudun...

MARIETTE, bas, à Nestor.

Monstre !... vous osez accepter...

NESTOR, de même.

Mariette, songe donc... Il y va de mes jours.

LE BARON.

Ainsi, c'est convenu... et dès demain...

MARIETTE, pinçant Nestor.

Refusez.

NESTOR, jetant un cri.

Aïe !...

LE BARON.

Qu'est-ce encore ?

NESTOR.

La surprise... la joie... Je suis tellement heureux. (A part.) Jusqu'au sang.

MARIETTE, bas.

Prenez garde... je vais éclater.

NESTOR, à part, à Mariette.

Mariette !... Mariette...

MARIETTE, de même.

Je n'entends rien.

NESTOR, à part.

Faisons semblant d'obtempérer... (Haut.) Baron, je fais une réflexion...

LE BARON.

Laquelle ?

NESTOR.

Il me semble que mademoiselle votre fille ne partage pas toute ma jubilation... et si ça devait la contrarier...

CLARISSE.

J'en mourrai !

NESTOR.

Ce serait dommage.

LE BARON, le prenant à part.

Imprudent !... qu'oses-tu dire !... Et si tu étais...

(Il lui parle bas à l'oreille.)

NESTOR.

Tiens... c'est vrai... je n'y avais pas songé... si j'étais... ah ! diable... si j'allais être...

LE BARON.

Chut !...

NESTOR.

Après ça, on pourrait encore trouver un moyen... en étouffant...

LE BARON.

L'étouffer!... tu oserais!...

NESTOR.

Je dis... En étouffant l'affaire...

LE BARON.

Je ne veux rien étouffer que toi, si tu n'épouses pas ma fille.

NESTOR.

Décidément, je l'épouserai.

LE BARON.

Demain...

NESTOR.

Demain matin.. Au revoir... (Il va pour sortir, et rencontre Mariette.) Pas moyen de s'entendre... Ton louvetier est une bête féroce.

MARIETTE, bas.

Oh! je me vengerai!...

CLARISSE.

Je me tuerai plutôt.

LE BARON, à Clarisse.

Tu veux donc que je te donne ma malédiction.

ENSEMBLE.

Ain des Huguenots.

Lorsqu'ici je devrais me montrer plus sévère.
 Je prétends que l'hymen légitime vos feux.
 Croyez-moi, redoutez ma trop juste colère,
 Si vous ne cédez pas quand j'ai dit : Je le veux.

NESTOR.

Il pourrait, cependant, se montrer plus sévère;
 Mais il veut que l'hymen légitime nos feux.
 Le moyen d'éviter sa trop juste colère!
 Il faut bien lui céder, puisqu'il dit : Je le veux.

CLARISSE et MARIETTE.

Après tout, c'est aussi se montrer trop sévère,

Qu'ordonner un hymen que repoussent ^{mes} leurs vœux.Le moyen d'éviter sa trop juste colère,
de braverSans pourtant lui céder, quand il dit : Je le veux,
C'est de dire à leur tour, aujourd'hui : Je le veux.

(Nestor va pour sortir.)

SCÈNE X.

MARIETTE, CLARISSE, LE BARON, GASTON, NESTOR, SOLDATS DU GUET.

GASTON, arrêtant Nestor prêt à sortir.

Halte là!

CLARISSE.

Gaston!

NESTOR.

Allons!... bon!... Voilà l'autre, à présent.

GASTON.

Que vois-je? Il est libre!... Soldats...

LE BARON.

Permettez, mon jeune ami, vous pouvez renvoyer vos soldats... après que Mariette les aura fait rafraîchir. Clarisse, vous savez où sont les clefs du cellier.

CLARISSE.

Oui, mon père...

(Elle sort avec Mariette et les soldats.)

LE BARON, à Gaston.

Je vous remercie du zèle que vous avez déployé dans cette occurrence, mais il est désormais inutile.

GASTON.

Comment? (Bas, à Nestor.) J'espère que vous ne m'avez pas démenti.

NESTOR.

Moi?.. au contraire.

LE BARON.

Souffrez que je vous présente mon gendre.

GASTON.

Votre gendre!

NESTOR.

Oui, nous nous sommes expliqués... pendant que vous alliez chercher vos hommes.

GASTON, bas.

Misérable!..

NESTOR, de même.

Je n'ai rien dit.

LE BARON.

Monsieur est le fils d'un de mes meilleurs amis.

NESTOR.

Le chevalier de Pontignan... receveur des gabelles à Issoudun.

LE BARON.

Il a effectivement sauté par la fenêtre de la chambre de ma fille... lui-même l'avoue.

NESTOR, à Gaston.

Vous voyez si j'ai tenu ma promesse.

GASTON.

Que trop, mille tonnerres!..

LE BARON.

Mais ce n'est pas un voleur... loin de là... (Plus bas.) C'est un amant.

GASTON.

Un amant!

NESTOR.

Oui, mousquetaire, un amant, et bientôt un mari... voilà.

LE BARON.

Je confie ce secret à votre honneur... à l'honneur d'un soldat, Monsieur... à l'honneur d'un chevalier français.

GASTON.

Mais c'est impossible.

LE BARON.

Tenez, voici ses papiers qui prouvent qu'il est le fils de mon ami de Pontignan. Lisez vous-même, si vous voulez vous en convaincre.

GASTON.

Ces papiers...

(Il les prend et les parcourt.)

NESTOR, se carrant dans un fauteuil auprès de la toilette.

Eh bien! mousquetaire, qu'avez-vous à dire à cela?

GASTON, comme inspiré.

Quelle idée!.. (Au Baron.) Monsieur... ah! Monsieur!.. Comment, ce misérable est parvenu à vous tromper à ce point. (Balçant la voix.) Monsieur, après ce dernier trait, je ne serais pas étonné que ce fût Cartouche lui-même,

LE BARON.

O ciel ! et pourquoi ?

GASTON.

Ces papiers... ces papiers sont les miens. Le brigand me les aura volés pendant la lutte que j'ai été obligé de soutenir avec lui sous cette fenêtre.

LE BARON.

Quoi ! vous seriez ?..

GASTON, lisant les papiers à la dérobée.

Nestor de Pon... de Pontignan... receveur des gabelles.

LE BARON, ramassant ses pistolets et se précipitant sur Nestor.

Ah ! coquin !.. ah ! Cartouche !..

NESTOR.

Ah ça ! mais, ça vous prend-il souvent ?

(En ce moment Clarisse et Mariette rentrent avec les soldats.)

CLARISSE et MARIETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

GASTON.

Plus d'explications, croyez-moi, et remettons-le entre les mains de la justice... Soldats, emparez-vous de cet homme.

NESTOR.

De moi ?.. Quelle atroce plaisanterie !..

MARIETTE, à part.

Mon monstre est repincé. Épouse-la, à présent.

LE BARON.

Te faire passer pour le fils de mon ami... voler un nom respectable... une famille... Et ma Clarisse que je voulais lui donner... Avoue que tu n'es qu'un bandit... avoue que tu n'es autre que Cartouche.

NESTOR.

Jamais... Je suis Nestor de Pontignan.

LE BARON, montrant Gaston.

Le voilà, le véritable Nestor de Pontignan... qui est arrivé à propos pour te démasquer.

NESTOR.

Lui ?.. Voilà une petiteesse !.. Lui, Nestor ! il en est incapable... Mariette, dis-leur donc qui je suis.

LE BARON, étonné.

Mariette !..

MARIETTE, avec dignité.

Je ne vous connais pas !..

NESTOR.

Oh !..

GASTON.

Allons, allons... qu'on l'emmène, et qu'il soit rigoureusement gardé jusqu'à ce que j'aie fait mon rapport au lieutenant de police.

LE BARON, GASTON, MARIETTE, CLARISSE, LES SOLDATS.

Ara : Non, je n'aime pas.

Oui, c'est Cartouche, qu'on l'entraîne !

Plus de retards, plus de raisons ;

Allons, sans pitié qu'on l'enchaîne

Allez,

Dans la plus noire des prisons.

NESTOR, se débattant.

Comme un vil brigand l'on m'entraîne,
Et sans écouter mes raisons.

Non, je ne veux pas qu'on m'enchaîne,
Dans la plus noire des prisons.

(Les soldats, conduits par Mariette, entraînent Nestor malgré sa résistance.)

SCÈNE XI.

GASTON, LE BARON, CLARISSE.

LE BARON.

O mon ami !.. mon bienfaiteur... mon sauveur... je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

GASTON.

Monsieur, je n'ai fait que mon devoir...

CLARISSE, à part.

Pourvu que mon père n'aille pas soupçonner...

LE BARON.

Mais concevez-vous que ce scélérat m'avait fasciné au point que j'allais lui donner ma fille... O ! mon Dieu !.. si un notaire avait pu se trouver là...

GASTON.

Et Mademoiselle consentait ?..

CLARISSE, vivement.

Monsieur, vous me faites injure.

LE BARON.

Le fait est qu'elle ne consentait pas du tout... et je ne pouvais rien comprendre à sa répugnance.

CLARISSE.

C'était pourtant bien naturel...

LE BARON.

Elle a raison... Où diable avais-je la tête ! Prendre cet homme pour le fils de ce cher Pontignan... mais il a le facies d'un abominable bandit... un vrai physique patibulaire... Tandis que vous... Mais j'aurais dû vous reconnaître sur-le-champ... vous êtes tout le portrait de votre père.

GASTON.

Vous trouvez ?

LE BARON.

Le nez, surtout... Ah ! de profil... Ah ça ! à propos, comment va-t-il ce cher ami ?

GASTON, à part.

Ah ! diable !.. le chapitre des questions. (Haut.) Mais pas trop mal, merci.

LE BARON.

Il n'a donc plus son asthme ?

GASTON.

Beaucoup moins, depuis l'arrivée d'un célèbre médecin à Perpignan.

LE BARON.

A Perpignan ? A Issoudun, vous voulez dire ?

GASTON.

Perpignan... c'est le nom... c'est-à-dire le pays du médecin qui est venu à Issoudun. (A part.) Je n'en sortirai pas.

CLARISSE.

Mais, mon père, vous ne songez pas que Monsieur doit être fatigué... après une pareille nuit...

GASTON.

Je vous assure, Mademoiselle, que j'oublie tout-à-fait ma fatigue en ce moment.

LE BARON.

Pardieu, un militaire. Mais, c'est inconcevable... Comment, vous étiez à Paris, dans les mousquetaires de Sa Majesté, et je n'en savais rien.

GASTON.

Il y a si peu de temps que mon père m'a acheté ces épaulettes... et puis, je vous cherchais de tous côtés.

LE BARON.

Ah ! je conçois... dans la retraite où nous vivons, pendant l'absence du roi ; mais vous viendrez de temps en temps la partager avec nous...

Airs de Partie et Revanche.

Monsieur, puisque la circonstance

Nous rapproche, soyons amis.

De vous revoir souvent, j'ai l'assurance,

Pour causer de votre pays.

GASTON, à part.

Je ne tiens pas à causer du pays.

LE BARON.

En vous parlant d'Issoudun, je l'espère,

C'est exaucer les vœux de votre amour :

Aux cœurs bien nés que la patrie est chère !

GASTON, à part.

A leur patrie, oui, s'ils doivent le jour.

LE BARON.

Pour commencer, je ne vous laisse pas partir ce matin sans avoir déjeuné. Clarisse, donnez des ordres.

CLARISSE.

Avec plaisir, mon père.

GASTON, à part.

Mais c'est un excellent homme. Il y a vraiment conscience de le tromper.

(Rumeur au dehors.)

LE BARON.

Qu'est-ce encore ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, accourant.

Ah ! Monsieur !... si vous saviez... tout le quartier est sens dessus dessous... Cartouche est arrêté.

LE BARON.

Je le sais bien... puisque c'est chez moi.

MARIETTE.

Non, pas celui-là... un autre... le véritable... Il a été pris dans une rue voisine... Aussi, il faut voir tout le monde courir... se démenner... Des bourgeois... des militaires... c'est magnifique.

LE BARON.

Notre bandit n'était sans doute que son lieutenant.

MARIETTE.

Je ne crois pas.

GASTON.

Je cours m'en assurer... Vous permettez ?.. et bientôt...
(Il va pour sortir.)

SCÈNE XIII.

MARIETTE, LE BARON, NESTOR, GASTON, CLARISSE.

(Nestor arrive tout débrillé et tout essoufflé.)

NESTOR.

C'est encore moi... Ouf !... une chaise.

LE BARON.

Que vois-je ?.. mon brigand !.. Santons tous dessus.

NESTOR, se faisant un rempart de sa chaise.

Arrêtez !.. et ne sautez pas... je viens confondre l'imposture !..

GASTON.

Mais comment se fait-il ?..

NESTOR.

Ah ! voilà... ça vous surprend, n'est-ce pas ?.. mais si je suis libre, c'est grâce à Cartouche.

LE BARON.

Il vous aurait délivré ?

NESTOR.

Non, mais on m'a délivré à sa place. Amours de voleurs, allez !.. Au moment où je passais dans la rue, tout le monde criait : Voilà Cartouche qu'on emmène... on m'étouffait... Tout-à-coup cinq ou six grands gaillards tombent sur les soldats qui me tenaient... Pif, paf... pouf... comme des capucins de carte. Alors un des brigands me regarde et s'écrie : Ce n'est pas lui... puis il m'allonge un vigoureux coup de pied quelque part...

Airs de l'Homme vert.

Cett' façon me parut fort leste ;

Et d'un air fier me retournant,

J'allais me fâcher... mais, au reste,

J'pensai que c' n'était qu'un manant,

Et content de ma délivrance,

Je lui dis ! Monsieur le voleur,

Comptez sur ma reconnaissance ;

Vot' procédé me touche... au cœur.

Alors, je me sauve... personne ne songe à m'arrêter, car il n'y avait plus un chat dans la rue... et je cours au bureau du coche.

GASTON.

Au bureau du coche.

NESTOR.

Où, depuis un mois... entraîné par les plaisirs et les amours... j'avais oublié cette lettre... cette bien heureuse lettre qui va faire éclater mon innocence...

GASTON.

C'est inutile, Monsieur, on s'en rapporté à vous... Vous n'êtes pas un voleur.

NESTOR.

C'est déjà quelque chose, mais ça ne suffit pas à ma conscience... Il faut que tout le monde sache que je suis réellement Nestor de Pontignan.

GASTON.

Monsieur !..

NESTOR.

Ah !.. vous avez beau me faire vos gros yeux, je reprends mon nom, mon titre, et je me réintègre dans mes droits sur la main de M^{lle} Clarisse de Martignon...

LE BARON, passant entre Gaston et sa fille.
L'affaire présente des difficultés graves. Je soupçonne quelque fraude...

MARIETTE, à Nestor.

Et vous croyez que je souffrirai...

NESTOR.

Laissez donc... petite... je ne vous connais pas.

LE BARON, à Gaston.

Mais, enfin, Monsieur, déchirez-vous ce tissu...

CLARISSE, à part.

Je tremble !

GASTON.

Eh bien ! Monsieur, puisqu'il faut l'avouer, je ne conteste plus à Monsieur le beau nom de Nestor de Pontignan... mais je nie que ce soit lui qui ait été enfermé cette nuit dans la chambre de Mademoiselle... c'était moi, Monsieur.

NESTOR.

C'est-à-dire...

LE BARON.

Taisez-vous !.. Il y a de quoi en perdre la tête !.. Lequel des deux a sauté, maintenant ?

GASTON.

Celui qui sautera de nouveau. (A Nestor.) Al- lons, Monsieur, à vous l'honneur.

(Il ouvre la fenêtre du balcon.)

NESTOR.

Comment donc ! (Il court à la fenêtre comme pour s'élan- cer et s'arrête.) Vous avez là une jolie vue !

GASTON.

Eh bien !

NESTOR.

Décidément, je ne fais jamais ces choses-là qu'une seule fois... c'est bien assez. A moins que vous ne consentiez à vous mettre en bas pour me recevoir, ça me décidera peut-être.

GASTON.

Vous le voyez... la preuve est évidente. Et pour achever de vous convaincre...

(Il va pour s'élan- cer.)

CLARISSE.

O ciel !..

LE BARON.

Arrêtez. N'avons-nous pas un autre moyen d'arriver à la vérité... Cette lettre ?..

NESTOR.

La voici. Vous allez voir... C'est papa qui me recommande chaudement à votre protection.

LE BARON.

En effet, c'est bien son écriture. (Il lit.) « Mon cher baron, c'est mon fils Nestor qui vous remettra lui-même cette lettre cachetée... »

NESTOR.

Lui-même... Vous allez voir, vous allez voir... Ce cher papa !

LE BARON, continuant.

« Je dois vous prévenir que c'est une mau- vais garnement, dont je ne puis venir à bout... » et qui se fait un jeu de porter le trouble et la perturbation dans les familles...

NESTOR.

Hein, il y a ça ?..

MARIETTE.

Oh ! le monstre !

LE BARON.

« Aussi, pour mettre un terme à ses déporte- ments, je l'envoie à Paris, où je vous serai » obligé d'user de votre crédit afin que vous » obteniez contre lui une lettre de cachet et le » fassiez jeter à la Bastille. Signé, de PONTI- GNAN. »

NESTOR.

Et tout ça de sa propre main... Eh bien ! il est gentil, papa... En voilà une lettre de recom- mandation !

LE BARON.

Et vous osiez prétendre à la main de ma fille ?

NESTOR.

C'est vous qui me la donniez.

LE BARON.

Je la donnais à l'auteur de son déshonneur !

GASTON.

Monsieur, je ne vois point en tout ceci de déshonneur, mais bien une imprudence dont je suis seul coupable, et dont je me repens sincè- rement, puisqu'elle a pu porter atteinte au bon- heur de celle que j'aime plus que tout au monde.

LE BARON.

Mais il y a eu scandale ?

GASTON.

Je m'appelle Gaston de Baviille.... je suis mousquetaire de Sa Majesté, je possède quinze mille livres de rente, et je vous demande la main de votre fille.

NESTOR.

L'intrigant ! il profite de mon humiliation.

LE BARON.

Voilà du moins une proposition qui me paraît pleine de franchise, et qui me semble de na- ture à sauver le blason des Martignon... Ma fille, je compte sur votre obéissance.

CLARISSE.

S'il faut sauver notre blason.

LE BARON.

C'est bien... (A Nestor.) Quant à vous, Mon- sieur, gare la Bastille !

NESTOR.

Compris... Je ne passerai jamais sous vos fe- nêtres...

CHOEUR.

Ara : Dans cette cave obscure.

Enfin, cette aventure
En faisant deux heureux,
Ici va se conclure
Au gré de tous les vœux.

FIN,